

Le temps des Galarneau ou le bilan de l'existence d'un clan

Aurélien Boivin

Numéro 145, printemps 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47322ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (2007). Compte rendu de [*Le temps des Galarneau* ou le bilan de l'existence d'un clan]. *Québec français*, (145), 95–98.

Le temps des Galarneau

ou le bilan de l'existence d'un clan

par Aurélien Boivin



Fiction & Cie

Jacques Godbout Le temps des Galarneau

roman



Seuil

Publié un peu plus d'un quart de siècle après *Salut Galarneau !*, qui, au moment de sa parution en 1967, avait été acclamé par la critique, tant au Québec qu'en France, *Le temps des Galarneau*, paru également au Seuil en octobre 1993 et réédité dans la collection « Boréal compact » en 2002, a valu à son auteur le prix des lectrices de la revue *Elle Québec*, en 1994. Comme dans ses romans précédents, le romancier, essayiste et cinéaste Jacques Godbout continue à s'amuser et à exercer sa plume, caustique et ironique, sur tout ce qui bouge au Québec, sans toutefois épargner la France, où il s'est réfugié pendant six mois pour faire revivre les personnages qui lui avaient valu la notoriété, vingt-cinq ans plus tôt.

De quoi s'agit-il ?

D'une suite à *Salut Galarneau !*, assurément, on l'aura deviné, qui permet aux lecteurs de renouer avec François Galarneau, jadis « le roi du Hot-Dog » (p. 89), qui se consacre cette fois, au début des années 1990, à un bilan de sa vie tout en réfléchissant sur l'évolution du Québec, depuis la Révolution tranquille et l'Exposition universelle de Montréal, qui ont permis au Québec de s'ouvrir au monde. Il faut dire que ce pays, ou ce qu'il aurait pu devenir, a subi de profondes transformations depuis la crise d'identité qui l'a secoué, au milieu des années 1960 : « la morale est à sec comme le fond des bénitiers » (p. 12), note Galarneau ; « la famille a éclaté comme une grenade trop mûre » (p. 27) ; les femmes ont pris du galon et se sont affirmées au point que, « [c]es années-ci ce sont les filles qui partent, l'amoureux reste sur le carreau [...] Elles fument. Elles travaillent. Elles croisent. Puis elles emménagent chez vous, glissent leurs vêtements dans votre penderie, mais la valise n'est jamais

loin » (p. 26). Le système métrique a remplacé le système anglais : « Nous calculions en pouces, en pieds, en verges et en livres. Ça faisait image, même pour ceux qui ne savaient pas lire : Un grand six-pieds, ça impressionne plus qu'un taupin d'un mètre quatre-vingts [sic]. Quand on sait compter » (p. 12). Quant aux critères d'embauche, ils se sont considérablement modernisés : « Il faut parler trois langues pour répondre au téléphone. On demandera bientôt un diplôme en urbanisme pour devenir éboueur » (p. 17). Galarneau a aussi compris qu'il lui fallait évoluer. Aussi affirme-t-il s'être *singularisé*, passant « du singulier au pluriel » (p. 18). Il s'est dit : « Galarneau, tu restes dans le rang, tu n'es plus un enfant, tu te calmes, l'humanité compte sur toi, il te faut endosser tes responsabilités » (*ibid.*). Après avoir occupé divers emplois, il est devenu agent de sécurité au sein de l'agence Harry Sécurité (Loi 101 oblige). Jacques a quitté son poste de scripteur à Radio-Canada pour devenir journaliste à *La Presse*, tout en continuant à travailler à la rédaction de son roman, alors qu'Arthur, qui a trempé dans toutes sortes de combines, plus frauduleuses les unes que les autres, est recherché par Interpol puis arrêté par la police belge sous plusieurs chefs d'accusation. La mère, elle, finit ses jours dans un foyer pour vieillards à Boston. Quant à Marise, elle est bel et bien sortie du décor, même si le narrateur ne l'a pas oubliée, elle qui « a été, confesse-t-il, [s]on premier amour. Et [s]a plus grande peine, après la perte de [son père] » (p. 33-34).

François s'est assagi et est rentré dans les rangs. Son poste de gardien de sécurité l'amène à se gaver de lecture, lui qui est un passionné de littérature. Il accepte de satisfaire les désirs de son chef, Jean-Charles, et d'un ami cambodgien, Paulo : il se rend à Paris pour y épou-

ser la sœur de son ami afin, dit-il, de « faciliter la reconstitution des familles comme le veut la loi sur l'immigration » (p. 70). Il visite alors Jacques, installé depuis quelques mois dans cette ville où « l'on peut se promener [...] comme dans une bibliothèque » (p. 65), et qui tente en vain de le dissuader de commettre une « grande *Konnerie* » (p. 63). C'est là qu'il apprend, par les journaux, l'arrestation d'Arthur à Bruxelles, qui parvient toutefois, avant même son procès, à s'évader sans laisser de trace. François contracte donc un mariage en blanc et revient bientôt, comme il l'avait promis, à Mirabel, où il est accueilli en héros, avec son épouse, quatre de ses cinq enfants, dont il ignorait l'existence, avant son départ, et le fiancé de sa nouvelle épouse. Ces immigrants s'installent tous dans son propre appartement de la rue Fabre, qu'il est bientôt forcé de quitter pour s'installer dans une sorte de cagibi, sur les lieux mêmes de son travail, au centre commercial Garland, qui rime avec Disneyland et Litteraland (p. 74). Peu de temps après, son patron, un riche homme d'affaires, lui demande d'accompagner sa femme, une historienne de l'art, à Philadelphie, puis à New York, où elle doit prononcer une conférence, rehaussée d'une riche collection de miniatures et de dessins érotiques, qu'il devra surveiller jour et nuit pour épargner à son patron des primes d'assurances exagérées (p. 158). Sur proposition de son frère Arthur, sorti de la clandestinité, il dérobe cette collection, qu'Arthur revend à son propriétaire, avec promesse de ne pas alerter la police. La forte somme d'argent ainsi obtenue permettra aux trois frères, enfin réunis, de s'installer en Guyane, cédant ainsi la place aux Soun, les étrangers, à qui François demande de prendre soin du pays, car « les ancêtres ont trimé fort pour qu'il soit habitable » (p. 179).

Le titre

C'est à une véritable saga, celle du clan Galarneau, que nous convie François, qui raconte les aventures rocambolesques des membres de la célèbre famille. Ce temps, on le devine aisément, est derrière lui, puisqu'il raconte par analepses alors qu'il a passé la quarantaine et qu'il s'est assagi au point que, jadis anarchiste, il fait maintenant régner l'ordre, lui « le seul Galarneau à tenir le fort » (p. 157). Ce « temps des Galarneau », c'est le monde contemporain dans lequel François a décidé de s'investir pour se tailler un place. Mais ce temps est « un

monde fragile, déboussolé, toujours menacé de perdre le peu d'humanité qui lui reste² ». C'est aussi, comme le précise Galarneau lui-même, « le temps des Canadiens français », devenus des Québécois et qui « sont en train de redevenir des Canadiens français », car incapables d'assumer leur destin.

Le durée

Le temps des Galarneau s'étend sur quelques mois, un an tout au plus, ce qui semble correspondre au temps de l'écriture du roman, au début des années 1990, comme le déclare le romancier dans quelques entrevues. Toutefois, plusieurs événements que rappelle François se sont déroulés bien avant cette date. Galarneau évoque la Révolution tranquille, l'Exposition universelle de Montréal en 1967 (p. 50), la crise d'Octobre en 1970 (« un mouvement politique terroriste menaçait de renverser le gouvernement du Québec », p. 53 ; « Rapt. Menaces. Flatteries. Impôts. Lois. Communiqués. Négociations. Tout cela se passait à la télévision entre hommes politiques et journalistes », *ibid.* ; « J'avais mis la maison en vente, mais la période révolutionnaire d'incertitude nuisait, affirmait mon courtier, à l'immobilier ! », p. 55). François, le narrateur, se consacre à une sorte de bilan de cette société, mais aussi de sa vie, depuis la publication de *Salut Galarneau !* On apprend d'ailleurs que c'est son frère Jacques qui lui a trouvé un éditeur, après qu'il eût terminé la rédaction de son roman en institution, comme Hubert Aquin, dans *Prochain épisode*. Il le révèle bien humblement : « C'est à l'institution que j'ai terminé la rédaction de *Salut Galarneau !*, un roman, à la fin, parce que j'ai préféré transformer les événements, travestir les personnages, inventer des anecdotes, pour faire plus vrai, plus réel » (p. 43). Ou encore : « J'avais beaucoup maigri dans les dernières semaines quand je m'étais enfermé pour écrire, avant d'arriver à l'institut » (p. 44).

Au moins une date évoque un événement qui se situe nettement à l'extérieur de ces paramètres temporels. François affirme, au début de son récit, que Véronique, celle qui, pendant trois ans, a partagé avec lui la même penderie (p. 26), a décidé de le quitter devant son refus qu'elle devienne, selon les prédictions de son numérologue, « mère du premier bébé de l'an 2000 », bébé qui devait donc, selon lui, toujours d'une étonnante précision, lui qui numérote tout ce qu'il écrit par habitude

(p. 15), « être conçu entre trois heures et quatre du matin, dans la première semaine d'avril 1999 », alors que, dans « ces heures-là », il était déjà au travail (p. 27).

Le lieu

Une grande partie du roman se déroule à Montréal, une ville que l'on voit toutefois peu, où François occupe son emploi de gardien au centre commercial Garland. C'est une ville qui a profondément changé et qui est devenue multiethnique. C'est à Paris qu'il rencontre son frère Jacques et qu'il accepte d'épouser, dans un mariage de convenance, la sœur de son ami cambodgien, après un court séjour à Bruxelles, où il assiste à la comparution d'Arthur au Palais de Justice (p. 93). La dernière partie se déroule à Philadelphie, qu'on ne voit pas. C'est là qu'Arthur rejoint François, qui l'entraîne à New York, où les deux frères se séparent. Après avoir vendu les miniatures et les dessins à son propriétaire, Arthur, de peur d'être repéré par les douaniers, décide de remettre son départ. C'est ainsi que François se retrouve seul, dans le dernier chapitre, à Cayenne, en Guyane, après un vol sans histoire (p. 185). Pourquoi la Guyane ? « Mon frère avait choisi cette destination par défi : l'idée de fuir vers un lieu célèbre pour son baigne l'amusait », lui qui est un escroc. Mais aussi parce que « la proximité de l'Amazonie et du Surinam plus au nord [...] offrait [...] des stratégies de repli » et que « Louis XIV, le roi Galarneau, avait régné, simultanément, sur la Guyane et sur le Canada » (p. 184). Enfin, pour le voyage en fusée française, selon la nouvelle lubie ou marotte du narrateur. Dès son arrivée, il dépose l'argent soutiré à Rosen dans une succursale de la BNP et se dit « prêt à investir huit cent mille dollars » pour réaliser un voyage interstellaire, devenant ainsi, avec ses deux frères, qui viendront peut-être le rejoindre, mais rien n'est moins sûr, « les premiers Québécois, depuis Jacques Cartier, à entreprendre un vrai voyage, je veux dire, à mettre le cap sur cette terre inconnue », car « celle où nous sommes nés, il faut bien le dire, avoue François, ne nous appartient plus. / Stie » (p. 186).

La structure. *Le temps des Galarneau* est constitué de cinquante courts chapitres, non titrés mais numérotés, ce qui prouve le respect de l'ordre qui anime désormais François : « Je numérote tout ce que j'écris, par habitude. C'est une manie que j'ai attrapée à la bibliothé-

que de Baie d'Urfée [...] Je numérote et j'écris pour oublier » (p. 15), avoue-t-il. Ces chapitres sont « brefs et lumineux comme des flashes³ » et « n'ont rien de la lourdeur d'une fastidieuse démonstration⁴ ». Ils sont construits comme des nouvelles avec, souvent, une chute inattendue ou avec, en finale, une phrase déconcertante, telles : « N'empêche, le Nintendo, c'est comme l'esperanto » (p. 121) ; « J'ai pensé : il faut, en tout, de la hauteur, car il y a toujours au sol des crocodiles, la gueule ouverte, qui vous espèrent » (p. 170) ; « Je suis un autodidacte, ça va plus vite qu'à pied » (p. 42)...

Les personnages

François Galarneau. C'est le narrateur du roman, ainsi qu'il le confie à son chef Jean-Charles, tout à la fin de son récit : « Tu m'auras permis d'aller au bout de mon roman » (p. 179). Plutôt anarchiste, du moins au moment de la rédaction de *Salut Galarneau !*, il travaille depuis six ans comme « agent de sécurité et d'ordre dans la société contemporaine » (p. 20), au sein de l'Agence Harry Sécurité, « une compagnie fondée il y a une quinzaine d'années par Harry Rosen, propriétaire de quatre magasins de tissus » (p. 11). Il travaille au centre commercial Garland et se considère comme un agent de la paix parce qu'il ne porte pas d'arme (p. 25). À sa sortie de l'institution psychiatrique, après la rédaction de son premier roman, il avait occupé une « jobine » dans une bibliothèque, puis le poste de livreur chez Jolicœur, la blanchisserie (p. 53) et, enfin, de camionneur (« truckeur » ou conducteur de train routier, comme il dit aussi), pour le compte de Bordeleau Transport (p. 35), errant à sa guise dans le pays voisin, où il a songé à s'installer, s'il avait filé à l'anglaise. Mais il a dû renoncer à son projet, car la somme d'argent et la montagne de papiers à remplir qu'exigeait alors le consulat américain de Montréal étaient trop considérables. Malgré la quarantaine dépassée et « auteur de ses propres malheurs » (p. 137), il est toujours aussi naïf et « rêve de naître à nouveau sans le poids des Galarneau » (p. 36). Il occupe ses loisirs à la lecture, de préférence celle des romans. Il a même inventé un jeu, qu'il juge lui-même absurde (p. 33), quand il lit des livres d'occasion que lui procure son chef : il tente, à l'aide d'indices, une signature, un numéro de téléphone, un nom écrit dans une marge ou sur une page de garde, de retrouver le premier lecteur, le premier propriétaire du livre et d'en-

trer en contact avec lui, allant même jusqu'à décider de rapporter à une vieille dame son ouvrage sur le peintre Chagall. Il est toujours instable en amour, malgré la stabilité garantie de son poste. Il regrette encore Marise, a perdu Véronique, après trois ans de vie commune, et n'a jamais consommé son mariage en blanc avec Catherine, la Cambodgienne. Il est chassé de sa propre maison par les immigrants à qui, dans son grand cœur, il a offert l'hospitalité, ce qui n'est pas sans rappeler les habitants veillant le corps du soldat Corriveau, dans *La guerre, yes Sir !* de Roch Carrier, qui sont chassés de la maison, microcosme du pays, par les militaires anglais, qui accusent ces *French-Canadian* d'être des porcs.

Jacques. Frère de François, il est « l'écrivain de la famille » (p. 45). Il s'est réfugié à Paris, depuis décembre d'une année qui n'est pas précisée, mais qui pourrait se situer au début des années 1990, pour y écrire, voire terminer le roman qu'il traîne depuis plus d'un quart de siècle. Il a quitté son poste de scripteur à Radio-Canada pour devenir journaliste à *La Presse*, tout en continuant de prendre « des notes pour son roman. Un projet plus important que *Guerre et Paix* sûrement » (p. 58), ironise le narrateur. Sa relation avec Marise ne semble pas au beau fixe, puisqu'il est seul à Paris, dans « son studio-W.-C.-cuisinette situé au sixième étage d'un édifice sans ascenseur [qui] avait l'air plus ancien que le Canada » (p. 61).

Arthur. Troisième membre du trio au « sang de vampire » (p. 27), Arthur est le mouton noir, la brebis égarée (p. 54) de la famille, celui qui, en définitive, a bien mal tourné. Comptable de profession et responsable de campagnes de charité pour le clergé d'où il tirait des revenus importants qu'il a éludés à l'impôt, il « vivait au niveau des anges, dans un penthouse du centre-ville ». Il a été sauvé par l'archevêché, « de peur du scandale » (p. 41), ce qui ne l'a pas assagi, loin de là. Car, par tout où il est passé par la suite, il a profité du système et des pauvres gens. Après avoir été « provocateur de profession », il s'est retiré chez les trappistes (p. 470), il est devenu instituteur à Maria (p. 48), puis « roi des emberlificoteurs » (p. 54) et véritable escroc, « il l'était [déjà] à vingt ans » (p. 87), selon Jacques. Il a fraudé les gens sur tous les continents, mais son coup de maître, qui n'est pas sans flatter ses deux frères, qui louent son génie et la richesse de son imagination, c'est assurément

la Marche du Grand Retour, soit « un tour du monde à pied en cinq mille huit cent quatre-vingt jours » (p. 96), dont le but ultime était « de dresser un inventaire cartographique, culinaire, botanique et sociologique de la planète terre » (p. 97), ce qui lui permettait de rentabiliser le réseau de boutiques végétariennes qu'il avait mis sur pied à travers l'Europe (p. 95). D'où l'envie de François qui avait échoué dans son rêve américain d'établir un réseau de « stands de hot-dogs à travers le Québec » (p. 95). Point étonnant qu'il ait emprunté divers noms et pseudonymes : l'Indien, frère Amédée, John O'Donnell, Nadja Astac (p. 87), voire Nadja Astac, dit le Homard (p. 51), se présentant tantôt comme « religieux, Micmac ou Anglo » (p. 87). Il a disparu pendant plusieurs années, avant d'être arrêté par la police belge et être « inculpé d'escroquerie, de fabrication et d'usage de faux, de détournement de mineurs » (*ibid.*). Il parvient toutefois à s'évader et à se cacher à New York pendant un an avant de rejoindre François à Philadelphie pour dérober les miniatures. Il semble bien qu'il soit un incorrigible, car « c'est un as de la dissimulation » (p. 125).

La mère. Elle est placée dans un foyer pour personnes âgées à Boston. Elle a perdu la mémoire, elle qui en était la gardienne pour toute la famille.

Harry Rosen. C'est un riche homme d'affaires qui possède quatre boutiques de tissus et l'agence Harry Sécurité. François le présente comme « le patron à cheval sur ses principes, le meneur d'homme émérite, le millionnaire à la verge et général sans étoiles d'une armée de parasites de la peur » (p. 18), qui ne croit « ni à Dieu ni au diable mais aux affaires, à la business » (p. 28). Collectionneur de miniatures et de dessins érotiques, il fait confiance à François pour les surveiller, lors d'une exposition à Philadelphie.

Il y a encore **Marise**, celle que François regrette et qui voulait être l'héroïne de son premier récit, mais qui s'était trompée d'écrivain (p. 33) ; **Jean-Charles**, le chef de François, bras droit, puis chauffeur de Rosen, qui lui a montré le métier de gardien de sécurité ; **Véronique**, la copine de François, très connue de la population car « c'est elle qui présentait les boules gagnantes de la loterie à la télévision » (p. 27) ; **Paulo**, l'ami cambodgien de François, et sa sœur **Catherine**, avec qui il contracte un mariage en blanc ; **Itsvan**, le fiancé hongrois de celle-ci ; **ses enfants**, etc.

Les thèmes (principaux)

Le temps est au cœur du roman, dont le mot figure d'ailleurs dans le titre. « Le temps des Galarneau », c'est le temps aussi des Québécois, qui ont renoncé à être des Canadiens français mais qui sont toujours soumis aux aléas de la vie et à la haute finance et à l'économie anglophone. Rosen aurait bien voulu baptiser son agence *Harry's Security*, mais il a dû se soumettre à la Loi 101, même si, pour lui et pour le narrateur, encore aliéné, « [l']anglais faisait plus sérieux et certainement beaucoup plus peur aux petits voleurs à l'étalage » (p. 12). Le temps est, pour François, « le seul ennemi sur terre » (p. 24) qu'il craigne vraiment. On trouve de nombreuses allusions, de nombreuses considérations à propos du temps, voire des phrases canons, comme : « Tuer le temps, c'est se suicider. Mais pour se retrouver il faut aussi savoir perdre son temps et même en donner » (p. 25). C'est pourquoi François meuble ses temps libres par la lecture afin de ne pas perdre son temps (p. 31).

La mémoire. Sorte de « vieux tiroir » (p. 21), la mémoire est la gardienne du temps. Et si François a décidé d'écrire, c'est pour ne pas oublier, d'autant que sa mère a déjà perdu la mémoire. Comme l'écrit François, « perdre la mémoire, on ne sait pas si c'est une maladie, une cérémonie ou si c'est simplement la rouille dans les circuits » (p. 93).

La solitude. Elle se traduit dans le métier de gardien de sécurité qu'exerce François, qui, « oiseau de nuit », comme sa mère et insomniaque comme ses frères (p. 27), passe des heures et des heures seul, veilles au cours desquelles il en profite pour lire, lui qui se passionne pour la littérature, qui lui apparaît comme « le vrai monologue de l'humanité » (p. 141). Il faut lire la comparaison qu'il fait entre littérature et course à relais (p. 141-142).

Le sens du roman

« [R]oman familial, pour retourner vers le soleil », *Le temps des Galarneau* se veut à la fois le bilan de la vie du protagoniste-narrateur François (et de ses deux frères) et celui de la société dans laquelle il a vécu depuis la rédaction de son premier roman, *Salut Galarneau !* C'est aussi le récit de la grande errance d'un personnage attachant, devenu mythique, qui rêvait de mettre de l'ordre dans le monde tout en s'interrogeant, dans les cahiers qu'il noircit, sur la fuite inexorable du temps et sur le sens de la vie. D'aucuns y ont vu une métaphore du Québec, incapable de se réaliser et qui a laissé à ses nouveaux arrivants le soin de poursuivre la tâche amorcée par les ancêtres. François abandonne sa maison de la rue Fabre et son pays aux immigrants cambodgiens, leur laissant « la responsabilité de la famille, de l'économie, de la société. Nous avons fait, écrit-il au terme de son récit, la révolution tranquille, à vous la transformation du même nom. [...] Je fuis pour retrouver les miens ! » (p. 181). Il y a toutefois de l'espoir, car il se dit toujours prêt à lutter pour ne pas perdre la mémoire.

Notes

- 1 [Montréal], Boréal, [2002], 185[1] p. (« Boréal compact », n° 140). [1^{re} édition : [Paris], Seuil, [1993]. (« Fiction & Cie »).
- 2 Gilles Marcotte, « Galarneau est revenu ! », *L'Actualité*, 1^{er} novembre 1993, p. 114.
- 3 Andrée Poulin, « Le retour de Galarneau », *Le Droit*, 23 octobre 1993.
- 4 Yvon Bellemare, « *Le temps des Galarneau* », *Québec français*, n° 92 (hiver 1994), p. 19-20.
- 5 Jacques Allard, « L'espace secret du littéraire », *Le Devoir*, 16 et 17 octobre 1993 [reproduit dans *Le roman mauve. Microlecture de la fiction récente au Québec*, Montréal, Éditions Québec / Amérique, [1997], p. 118-121].

Laurent Laplante

LE RESEAU CARLIOTTA

ROMAN
POLICIER

LES ÉDITIONS JCL
30
ans
1977-2007

Aimé Gendron a amassé une fortune en travaillant dur pendant des années. Sa fille et son fils, gâtés et voraces, croient avoir des droits inaliénables sur ce patrimoine.

Le père ne supporte plus de les voir gaspiller étourdiment l'argent qu'il a gagné. Il décide donc de leur couper les vivres pour de bon. Du même souffle, il engage des millions de dollars dans une fondation gérée par la belle Carlotta!

Mais la réaction de ses enfants est si violente que Gendron croit utile d'écrire une lettre à la police. Il sent sa vie menacée. Lorsque les enquêteurs Pharand et Marceau trouvent le pli sur leur bureau, le mal est déjà fait.

Qui donc peut profiter de ce crime?

Découvrez ce livre chez votre libraire et plus encore sur

www.jcl.qc.ca

Conseil des Arts
du Canada



SODEC



Patrimoine
canadien